

Cinquième édition de l'événement En piste ! au Musée de La Boverie

La nef des fous selon Laurent Impeduglia

Fête des voisins et salon d'art contemporain, En Piste ! repart pour un tour de chauffe, mettant en scène muséale le travail des galeries et centres d'art actifs dans le paysage culturel liégeois. La galerie Triangle Bleu y présente les dessins de Laurent Impeduglia: ce solo show marque un tournant significatif dans le travail de l'artiste reconnu sur la scène internationale. Rencontre.

Identifiable entre tous par ses toiles grand format grouillant d'une multitude de détails très colorés sur fond sombre, franc-tireur criblé d'humour décapant, souvent comparé à un Jérôme Bosch version *videogames*, Laurent Impeduglia (1974, vit et travaille à Liège) propose à La Boverie une nouvelle aventure du regard dans un corpus de dessins formant autant de rencontres improbables avec le monde qui nous entoure. Technique à part entière plus libre que la peinture, bien dans l'air du temps et plus facilement accessible sur le marché de l'art, le dessin contemporain impose directement le geste qui fait œuvre dans un format intime, moins intimidant que la peinture, l'installation ou la sculpture. Autant de raisons qui expliquent l'engouement que ce maillon fort de l'art contemporain suscite à travers les salons d'art spécifiques depuis quelques années, Drawing Now Art Fair (Paris), Art On Paper (Bruxelles).

Loin d'être un roi de carnaval nourri de *comics*, Laurent Impeduglia explore d'ailleurs dans le dessin plus qu'ailleurs ses obsessions, ses angoisses, son rapport à la vie, à la mort et au sacré dans une œuvre en mutation à la portée de la sensibilité de tous.

Sa multiplication de références visuelles familières, -clocher, forteresse, pieuvre, usines, caravelles, labyrinthe, escaliers, montagnes-, affirme une volonté délibérée d'user de la répétition comme processus artistique. Et si l'on peut parler de répétition envers ce vocabulaire *bad pop painting* revendiqué par des artistes comme Jean-Michel Basquiat ou Takashi Murakami, le dispositif de Laurent Impeduglia demeure toujours hautement hypothétique, à l'image de la pierre philosophale.

La mine de plomb et le fusain jonglent avec les différents possibles narratifs d'un paysage intérieur chaotique où chaque forme naturelle placée en contraste avec des traits géométriques communique la difficulté d'énoncer l'image. Sous les titres rassembleurs d'une architecture apocalyptique, -*Dolfinarium*, *Ouroboros*, *Notre-Dame Saint-Lambert*, etc-, le plasticien liégeois renvoie à ses interrogations sur la condition humaine oscillant entre révolte et passivité.

Chaque époque a sa vision paysagère et Laurent Impeduglia n'en est pas absent. Imprégné du *theatrum mundi* en tant que lieu d'une histoire humaine, le paysage-description du monde en réduction est un genre qui impose le détail, reposant ici sur un échafaudage d'éléments graphiques qui impose le sens de l'observation.

Cette manière singulière d'habiter le monde est le propre d'un explorateur qui consigne la mémoire des choses et des événements tant personnels qu'universels dans un dispositif de mises en situation décliné à l'infini. L'imaginaire irrévérencieux peuplé de mythologies archaïques et d'héroïses contemporaines entre alors en scène pour composer des « paysages » de délices terrestres énonçant une tension non-dite, la part humaine et tragique de l'homme, sans jamais se départir d'un humour caustique salvateur... jusqu'à un certain point.

Laurent Impeduglia, lanceur d'alertes *wallifornien* dans un monde qu'il considère parfois vide de sens, est diplômé de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Liège où il a étudié la peinture. Il est l'un des membres du collectif Mycose qui connut ses heures de gloire en Belgique et en France à la charnière des années 2000 avec une large production de fanzines et de mini bandes-dessinées (prix de la BD alternative au festival d'Angoulême 2006). Lauréat du Prix Art de la ville de Strasbourg en 2016 à l'occasion de la 21e édition de la Foire internationale d'Art contemporain, le St-Art, Impeduglia enseigne aujourd'hui le dessin à l'Académie Royale de Liège.

Mais que voit-on ? Qu'imagine-t-on en scrutant les essaimages narratifs de Laurent Impeduglia ? Non pas une autoflagellation naïve mais une approche du paysage théâtral qui façonne le monde. Cette architecture symbolique fait aussi figure d'avertissement, en ce qu'elle fait resurgir la bile noire de la Mélancolie, les peurs ancestrales, les fantasmes des temps les plus reculés, mettant au jour ce qui doit être caché.

Entretien

Une douleur peut conduire l'humain à l'introspection puis à la fabrication d'images. Collecter des signes, les manipuler afin d'écrire une histoire logorrhéique, est-ce une manière de rendre compte d'un trauma ?

J'ai eu une enfance tout en mutisme ; je ne parlais pas ; j'étais dans la fuite. Mon frère est décédé à 18 ans, j'en avais 16... Tout cela se retrouve dans mon travail où le dessin est une protection contre le monde extérieur. Je n'ai jamais trouvé la bonne thérapie. J'ai fouillé l'alchimie pour y trouver des clés. Mais des clés, il n'y en a pas en fait. Cette volonté que j'ai depuis toujours de camoufler et dissimuler une vérité se traduit dans l'abondance d'éléments de couleur. Ces éléments « joyeux » sont des chapes de plomb. Je me demande si toutes ces réflexions face à l'enfance, vont un jour disparaître. Cela doit-il disparaître ? S'estomper ? C'est très compliqué parce qu'on se demande jusqu'à quel point n'est-on pas en train d'utiliser un mal-être et en faire un espèce de fond de commerce, alors qu'en fait, non, c'est une vérité qui me hante depuis toujours mais que j'ai domptée.

Codes et symboles gravitent en vocabulaire récurrent dans un théâtre fou. Là où les images de la violence font partie du quotidien, quel est le rôle du dessin ?

Je transforme une énergie négative en dessin, comme l'alchimiste transforme le plomb en or. Je veux en faire quelque chose de palpable où la part obscure de l'homme se tient en équilibre précaire. C'est très léger. Je ne suis pas un intellectuel et je ne déroule pas un tapis rouge d'explications savantes. Au départ, loin d'être un virtuose, je jouais plutôt dernier de classe. Sans savoir dessiner à mes débuts à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège, j'étais déjà dans mon univers, dans ma bulle, protégé du monde extérieur. C'était dans le dessin que je « vivais ».

L'alchimie est hautement ésotérique, et de là hermétiquement close. Pourtant, elle apparaît comme une clé de lecture des dessins récents. Sans être féru de mystériologie, quelle est la place du spectateur ?

Mes dessins forment un livre ouvert où les signes se mettent en place naturellement. Je me laisse guider par le flux, sans esquisse préalable. J'espère que ce flux entraîne le spectateur. Débarrassé de tous les petits détails qui envahissaient une toile où l'on se perdait facilement dans une lecture superficielle, le dessin est un processus d'épure. Il n'y a plus tout ce foutas de personnages, toutes ces références aux années 80. Le dessin en soi est certes très classique mais, sur un tableau, j'aurais surajouté ! Je prends moins le spectateur par la main. Je ne veux pas le guider dans sa lecture. Liberté ! Si Henri Matisse invite le spectateur à partager le tableau, comme *La Danse* présente une confusion entre ciel et terre, j'invite à entrer dans le labyrinthe, suivre le chemin, gravir les escaliers, être dans la matière. C'est un partage, sans pour autant tout dire.

Chercher un sens, c'est l'histoire des grands bâtisseurs, des navigateurs, de l'alchimie, autant d'iconographies très présentes dans les œuvres récentes.

Mon vocabulaire se compose de signes, comme un dictionnaire d'images qui se déclinent. Le premier décodage est simple. Parmi tous ces éléments, le diamant symbolise la pierre philosophale. Mais pourrait-on créer l'homme nouveau à partir de la transmutation des entrailles de la Terre ? Les caravelles renvoient à la quête, à la découverte. La protection se traduit dans les murailles. Cette barque égyptienne représente le moment où l'on accomplit la traversée vers la mort. Et la rose qui apparaît dans certains dessins représente la connaissance intégrale des mystères... C'est une lecture certes, mais elle n'est pas l'essentiel.

A bien des égards, ce rituel graphique voisine avec l'architecture du sacré. Existe-t-il une cartographie de lieux et des liens ?

J'aime cette tension parce qu'en fait c'est aussi l'histoire du monde, entre la vie, la mort, ce rapport au sacré, -le tout dans un équilibre fragile. Je pense que c'est simplement mon histoire, une histoire où chacun peut peut-être se retrouver. On est toujours en train d'escalader une montagne ou la redescendre, rarement se maintenir au sommet... Je ne suis pas quelqu'un de stable dans mes émotions. Cela descend alors je dessine ; cela monte et j'ai envie d'aller jardiner. Cette volonté d'ascension, de grandir, apparaît souvent..On dit toujours que les morts restent au pied de la montagne et que le sacré est en haut. Je suis agnostique mais tout cela me questionne à travers une éducation judéo-chrétienne. L'église est là, avec ses paradoxes et ses silences. Le sacré est requestionné, -ici par un Schtroumpf, là par un dauphin-, des icônes qui incarnent le culte comme certaines personnes créent une forme d'adoration en collectionnant ce type d'objets. Liège est « la ville aux cent clochers » alors si on retrouve des édifices religieux dans quelques dessins, ce n'est pas par fétichisme. Ils font partie de mes trajets urbains. Je les vois tous les jours. Leur côté majestueux m'attire. En les renversant sur le papier, je les déstabilise aussi.

Suite à ce cycle de dessins, quelle est la quête ?

Je ne ressens plus le besoin de peindre en saturant la toile de détails. Ces aplats m'énervent aujourd'hui parce qu'il n'y a aucune vibration. J'estime que les dessins trichent moins. La couleur n'est plus présente pour travestir et dissimuler. La vérité est là.

J'ai commencé à peindre à 16 ans. Je voulais être aquarelliste, simplement me contenter du paysage... Peindre après cette période graphique, c'est me remettre en danger. Paradoxalement, ces dessins que je reviens maltraiter en différentes couches sont beaucoup plus picturaux que ma peinture antérieure. Aujourd'hui, je transmute cela sur toile sans être dans la démonstration. Alors, peindre encore peindre, sans châssis, peindre des pièces empreintes d'une certaine fragilité en rapport à la toile grand format qui demeure mon moyen d'expression, échapper à la valeur spéculative de l'art en ne créant que quelques tableaux par an tout en conservant le plaisir authentique du dessin.

Dominique Legrand

Galerie Triangle Bleu, Stavelot, www.trianglebleu.be
Site de l'artiste : www.impeduglia.com